

ALY DEMINNE

Roman

Les bâtisseurs
du vent



Quand la misère
n'a plus rien à perdre

Flammarion

Les bâtisseurs du vent

Aly Deminne

Les bâtisseurs du vent

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-4470-6

I

DE NAÎTRE

Le père de Maksim Vladimirovitch Voronov, Vladimir Ilitch, avait une curieuse mais douce réflexion sur la richesse ; réflexion qu'il aimait lâcher dans le petit logis des Voronov, rue Munovskaya de Voronej : « Pauvre est le riche qui considère toujours son *tout* comme *pas assez*. Riche est le pauvre qui parvient toujours à faire du *peu* qu'il a son *suffisant*. De fait, il vaut mille fois mieux être un pauvre riche qu'un riche pauvre. »

C'est avec cette conviction au cœur que Maksim Vladimirovitch Voronov avait grandi là-bas dans son Union soviétique. C'est avec cette pensée en tête qu'il avait veillé à bâtir sa vie. Et à son tour, Maksim, une fois père, avait veillé à transmettre le tout à son fils Andreï.

Veuf, Maksim Vladimirovitch quitta son berceau pour faire vivre ses espoirs. Avec son fils encore jeune, il s'engagea dans un voyage qui dura dix-huit jours. Après avoir traversé d'est en ouest l'Europe, bifurquant par la Tchécoslovaquie pour contourner l'Allemagne divisée

par son mur, les Polonais s'arrêtèrent, épuisés, aux abords d'une frontière, dans une plate campagne.

Leur nouveau pays les accueillit mollement. Époque oblige, et Histoire surtout, l'endroit acceptait toutes paires de bras prêtes à aider. Ou plutôt ; aptes à résister aux travaux délicats, repoussants, rebutants. Et, n'ayant jamais eu peur de se retrousser les manches, Maksim en profita justement.

Père et fils échouèrent dans un bourg reculé et se virent refoulés dans ses bas-fonds. De ce fait, ils posèrent leurs valises dans une rue écartée, en contrebas du tout.

L'*allée du Vhan*, nom du passage, accueillait depuis son esquisse les exclus ; du réfugié au perdu, du retraité au déchu. Un cocon pour les uns, un camp pour les autres ; un endroit différent. Et ce fut au 114 de ce chemin que s'installèrent les Soviets.

En tôles d'abord, leur chez-eux prit bientôt belle forme. De ses mains d'ouvrier œuvrant à l'utile, Maksim réussit à rendre l'habitat aussi confortable que charmant. Et le fils, de suite, s'y plut furieusement. Et au-dedans comme au-dehors. Car dans l'allée du Vhan, le gamin fut frappé d'amitié pour ses voisins. L'Ouzbek de l'entrée, les Italiens d'à côté, et les Ukrainiens, les Algériens,... ; le monde entier à portée de main. Il accrocha illico avec Fabrizio qui jouait au ballon comme personne. Il apprécia Stas et ses *gummas* qu'il faisait frire dans son jardin pour les distribuer aux gamins du Vhan. Lui en dévorait toujours trop. Mais ça croustillait. Et Dieu, qu'il aimait quand ça croustillait !

Bien vite cependant, le père Voronov dut se rendre à l'évidence ; son fils n'était pas fait pour l'école. Et l'intéressé fut bien heureux qu'il l'ait remarqué. Pour vérité, il avait pris une sale habitude ; celle de rentrer des leçons la gueule cabossée. Les autres, apparemment, n'aimaient pas son accent. Ils le traitaient de *communiste*, de *profiteur*, de *pouilleux*, de *pestiféré*. Ils le traitaient de tous les noms sans jamais l'appeler par le sien, et cette manie mettait à mal les nerfs du gamin. Sans autre choix donc, le père le forma à son métier ; bâtisseur. C'était, tout du moins, ainsi qu'il s'était lui-même défini. Car dans leur nouveau pays, le titre était moins glorieux ; *homme à tout faire* ou *factotum*, termes qu'il trouvait réducteurs. Portant avec eux le sentiment d'un inférieur. « Il excelle à faire le tout à peu près, mais est capable de ne rien faire entièrement », voilà selon lui ce que portaient ces noms. Or il était capable de faire le tout parfaitement. Car Maksim Vladimirovitch Voronov était entier charpentier ou couvreur. Il était magistral maçon ou peintre. Il était complet plombier ou électricien. Et il n'aimait pas être réduit.

L'été de son quinzième anniversaire, le fils Voronov fut emmené sur son premier chantier. Ils étaient déjà quatre à y œuvrer : son père, l'Ouzbek Stas, son cousin Lars, et un imposant Kazakh prénommé Alexey. Ce dernier n'avait pas élu domicile au Vhan. Il logeait de l'autre côté de la frontière dans un autre pays. Un pays qui n'était pas non plus le sien. Il cumulait, en somme. Il était né dans un pays, vivait dans un deuxième et

travaillait dans un troisième ; un véritable citoyen du monde.

Le chantier en question était celui d'une maison ; une de ces résidences secondaires que se font construire les riches gens pour y passer quelques jours par an.

En tout et pour tout, au rythme qui était le leur, ils arrivaient à construire une habitation en sept mois. Sept mois à supporter les commentaires des gestionnaires des chantiers, des commandeurs qui n'avaient jamais eu d'autre outil dans les mains qu'un stylo pour signer. *Je ne suis pas sûr que tu saches lire un plan* était la remarque la plus entendue. *Tu devrais plutôt faire comme ça !* en était une autre répandue. Mais pas une fois, le père Voronov n'avait été témoin d'un aisé frappant du marteau. Tout comme, jusqu'ici, Andreï.

Il fallut deux semaines pour apprendre au gamin le plus gros du métier. Il excellait d'inné en calculs, en projections, en idées. Guère difficile donc de l'acclimater.

Et l'équipe tourna ainsi quatre années. Le Kazakh au terrassement, les Ouzbeks aux gros œuvres, le père Voronov aux toits et châssis, Andreï aux raccords, au courant, à la plomberie.

L'équilibre instauré s'écroula cependant quelques années plus tard, en janvier 1965, avec la disparition brutale de Lars. L'Ouzbek, âgé de trente et un ans, s'en alla d'une pneumonie. Tout du moins en théorie. Car aucun médecin n'avait daigné le visiter, prétextant des

honoraires trop élevés pour un logeant du Vhan. Stas, son cousin, prit mal la chose. Tant qu'il quitta le Vhan dans la foulée.

Ensuite, ce fut au tour d'Alexey. Le travailleur venant d'un autre pays qui n'était pas le sien s'en alla vers un nouvel horizon. Il disparut d'ailleurs sèchement. Il circula qu'il avait pris la route vers l'Est et ses mines de charbon, mais nul n'en eut jamais la preuve.

L'hiver emporta sur sa fin le père Voronov. Maksim Vladimirovitch succomba d'une glissade, manière peu orthodoxe de trépasser. Le choc, bien évidemment, fut des plus terribles pour Andreï qui vit ainsi partir sa seule famille. Et s'il n'avait eu ses voisins du Vhan, il est certain que son histoire aurait été bien différente.

À l'âge de vingt-deux ans, et bien qu'il eût perdu ses compagnons, Andreï Maksimévitch Voronov œuvrait toujours dans le bâtiment. Il poursuivait les chantiers avec, pour aides, des acolytes fugaces ; des nomades qui fuyaient l'ancrage, des errants qui cherchaient des petits à-côtés.

Andreï jouissait même d'une excellente réputation dans le domaine de la construction. Pour n'importe quel œuvre, gros ou léger, il suffisait de l'appeler et le tout était fait ou réparé en un temps appréciable. Mais pour clairement dire les choses, ce n'était pas de sa vitesse d'exécution qu'il tirait son clou du sac, mais bien du tarif. Car pour les riches gens, il en était toujours question. Par chance, Andreï avait pris l'habitude de se contenter de peu. D'un toit, d'une bûche dans son feu,

et de quoi remplir son estomac une fois le jour tombé. Le reste, à ses yeux, n'était que pincées : pincées attrapées par les pingres pinces qui étaient, au fond, convaincues de leurs nécessités.

Ainsi donc avait échoué en ce lieu Andreï Maksimévitch Voronov. Au 114 de l'allée du Vhan, dans une maison de bois héritée du père. Et l'un dans l'autre, il avançait. Sans se hâter, sans trébucher. Il profitait de ce que la vie lui donnait.

II

DE CEUX QUI VOIENT

À l'été 1969, Andreï s'était vu proposer une montagne de chantiers. Des toitures à poser, des clôtures à installer, des abris de jardin à agrandir ; des menus travaux qu'il avait pu sans mal accumuler, sans difficulté enchaîner. Il les avait d'ailleurs tous acceptés.

En trois mois, il avait ainsi réalisé cinq toitures, deux clôtures, trois abris de jardin, une dépendance et une cour pavée. Et pour le tout, il s'était vu payer moins d'un demi-salaire d'ouvrier. Une aumône. Suffisamment pour vivre, mais d'extrême justesse. Et même si son rapport à l'argent n'était que léger, en ce soir-là, le bâtisseur constata son esprit tourmenté. Dans son fauteuil, celui de son père qu'il s'était approprié, il contemplait même sa monnaie l'air mauvais.

— Tout travail mérite salaire, marmonna-t-il, renfrogné. Salaire décent.

En réponse, son chat miaula tristement. Encore que, sur l'instant, Andreï ignorât s'il répliquait vraiment ou s'il partageait le mal qui le tenait. Car Miouchki montrait bien les signes de souffrance. Il souffrait de la

chaleur ; de celle qui berçait son petit monde et qui posait l'état « canicule », et de celle crachée par le feu du salon. Par habitude, son maître l'avait allumé. Et le bois, dans son âtre, crépitait à en déranger le félin. Mais la chose était ainsi ; le feu était allumé tous les soirs. Pour la chaleur en hiver, la lumière en été. Additionné à l'inconfort du chaud, l'animal avait l'agitation croissante. La cause se décelait facilement. Il était tard, et pour cette heure il y avait bruit. Un bruit de vent, un bruit sifflant, bien dérangeant.

— Ça n'annonce rien de bon, mon chat, lui dit d'ailleurs Andreï en un soupir. Un vent qui monte, un ciel chargé... Ça sonne orage.

Miouchki, le froussard, les craignait par-dessus tout. Le tonnerre lui hérissait le poil, les éclairs lui déchiraient les yeux. Pour se préserver, il avait pris l'habitude de se planquer dans l'armoire à chaussures. Mais il n'y allait pas encore, signe qu'il avait toujours l'espoir que le vent tourne. Cet espoir, Andreï ne l'avait pas. Il en avait même un contraire. Car s'il avait mal de voir ainsi son animal, il admirait la foudre. Il aimait la regarder déchirer le ciel. Comme il aimait sa puissance, son tranchant. Il aimait tout autant qu'elle disparaisse aussitôt. Car l'orage – le strict – avait toujours la colère courte. Le soudain de la chose lui plaisait. C'était d'ailleurs pour ça qu'il adorait les secs. L'orage sec amenait beaucoup de spectacle et très peu de dégâts.

Aux premiers grondements – encore lointains, pourtant –, Andreï vit son chat filer dans l'armoire. Et, pour profiter du spectacle, lui, fila au-dehors. À peine eut-il

posé un pied à l'extérieur qu'il fut désagréablement frappé par la pluie. Une pluie dense d'été. Une pluie froide, étrange, qui contrariait son idéal sec.

Dans son jardin, à moitié abrité par le tombant du toit, il contempla le bourg. Entre lui et les belles maisons des grandes gens se déployait un champ. Une séparation naturelle, en somme. Entre eux, là-bas, et lui, ici. Au nécessaire le nécessaire, au secondaire les belles résidences.

Un éclair au nord illumina le bourg en attente. L'électricité venait juste de sauter ; un comble lorsqu'on pouvait la voir ainsi tomber du ciel. Et le noir succéda à cette frivole lumière. Il semblait, sur l'instant, ne plus rien y avoir. Rien, à l'exception du bruit. Un bruit brutal, cadencé. Un bruit d'annonce.

Aux premières loges, Voronov compta les foudres. Quatre, cinq. Du nord au sud. Du nord-ouest au sud-est. De par là, mais tombant. Toujours du ciel à la terre.

En clapettes, les yeux rivés vers le loin, Fabrizio, son voisin de par-delà l'allée du Vhan, arriva en courant. Le gamin qui jouait si bien au ballon était devenu un jeune homme maladroit de ses pieds. Il suffisait de le voir marcher. Et ses clapettes n'y étaient pour rien. Il s'était simplement révélé gauche au fil des années.

— Ils n'avaient pas annoncé ce temps-là ! fit-il remarquer d'entrée.

— Ils annoncent rarement juste, constata Andreï.

À peine ce mot dit que la foudre toucha le sol à hauteur du cimetière tout proche. Le fracas les fit tant sursauter que l'Italien en eut mal.

— Y a risque ? s'inquiéta le meurtri.

— Pas le moindre.

— Sûr ?

— Pas du tout, avoua Andreï. Mais le spectacle vaut le risque. En plus, il est gratuit.

— La nature a toujours été bonne, remarqua l'Italien. D'ailleurs, si j'avais pu, je l'aurais épousée depuis longtemps !

Fabrizio plaisantait à moitié. Il avait le cœur à les épouser toutes. Alors la nature, pensez bien ! Mais son camarade ne releva pas, n'ayant plus à l'esprit que le lieu touché, le cimetière dérangé. Et pour cause, le mur qui l'encadrait avait été érigé par son père et ses anciens compères.

— Il n'a pas tenu, se désola-t-il.

— Rien ne peut tenir contre ça.

Un nouvel éclair – le onzième, à compter – vint s'abattre à cinquante mètres à vol d'oiseau. Pas de murets touchés, ni de morts dérangés, mais des saints secoués, une cloche balancée.

— L'église ? cria l'Italien pour passer outre le vacarme.

Une question, une vraie. L'étincelle avait été trop courte pour en être certain. Mais le bruit en cascade donna la réponse. Ça s'effondrait bien. Ça s'effondrait toujours plus. Et en masse. Dans l'éboulement, des tintements métalliques abattaient même le soupçon. La

cloche tombait bien, tombait encore, ralentie, sans nul doute, par l'entrecroisement des poutres.

Un dernier coup de tonnerre résonna et mit un terme au boucan. Au dernier écho, même le temps s'arrêta. Et la pluie, elle aussi.

— On va voir ? lança Andreï.

— Voir quoi ? Je doute qu'il y ait des blessés. À part Jésus sur sa croix qui n'en finit plus de saigner. Non, il est tard. Je préfère aller dormir. D'ailleurs, tu devrais faire pareil. Tu as une tête de déterré !

Déjà en route, Fabrizio faisait claquer ses clapettes dans les flaques juste formées et ce clapotis perturbait les pensées de son camarade. Ce dernier finit par hausser les épaules. Signe qu'il n'arrivait pas à se décider. Un tic qui lui venait toujours quand il était pris par un doute ; il haussait les épaules et jetait son dévolu sur la chose qui passait dans son esprit à ce moment-là. Cette fois-ci, ce fut son lit.

Au petit matin, n'y tenant plus, Andreï alla réveiller l'Italien. Par la fenêtre de sa chambre entrouverte, il répéta son prénom jusqu'à ce que l'autre émerge de son sommeil. Et Fabrizio, guère d'humeur, râla grossièrement ;

— Trop tôt ! Trop de lumière, déjà ! Trop !

— Allez, lève-toi qu'on aille voir les dégâts !

— Pourquoi ?

— Parce que je veux voir. Dépêche-toi !

Il daigna se lever mais seulement pour fermer sa fenêtre. Et cela amusa beaucoup Andreï. Il le connaissait ; il savait qu'une fois sorti de son lit, Fabrizio n'allait plus y chercher son confort – tout du moins, pas avant le

soir. Sachant cela, il l'attendait souriant et sifflotant côté allée.

— Tu es le diable ! gronda ce dernier en ouvrant finalement sa battante.

— Tu crois ? Si je l'étais, j'aurais des cornes et une queue.

— Pourquoi tout le monde pense le diable comme un monstre cocu et queuté ?

— Parce que ça rassure. Si on donnait au diable le visage et le corps de tout un chacun, ça impliquerait qu'il peut se cacher chez son voisin.

Cette idée effraya tant Fabrizio qu'il avait peine à y penser.

— Tu me donnes le temps de m'habiller ?

— Pour le bien de tous, concéda Andreï.

Et il en profita pour contempler l'horizon. Le village se laissait mal voir d'ici. Il était plus loin et plein est, plein levant. Le soleil rasant piquait ses yeux. Il parvenait à apercevoir l'église, mais ses contours seulement. Et aucun n'était comme il le devait. Plus de pointe vers le ciel, plus de croix au sommet.

Fabrizio sortit enfin habillé. Guère bien, mais suffisamment. Il avait abandonné ses clapettes pour des chaussures plus serrées. L'église n'était pas loin, mais il fallait marcher. Et déjà qu'il éprouvait mille difficultés à ordonner ses pieds non chaussés...

Dans l'allée du Vhan, le peuple misère dormait encore. Il était tôt, et la canicule rongait les volontés.

De surcroît, et pour beaucoup, l'orage de la veille avait amené angoisse. En témoignaient les quelques toiles qui, sur les toits vieilliss, avaient été rabattues pour éviter l'inondation des pièces à vivre. L'étonnant, cependant, n'était pas là. L'étonnant était autour. Autour des toiles, des toits, des logis. L'étonnant était l'absence d'humidité, de dégâts naturels. Plus une flaque d'eau, pas une branche brisée, rien.

— Tu as vu comme elle a tenu ? fit remarquer Fabrizio devant la caravane surannée de Juineski.

L'Ukrainien venait juste de s'y installer. La hâte pouvait encore se lire dans les détails ; dans les cordes tendues, dans les tôles rassemblées, dans les cartons entassés sous une aubette de fortune. Mais le toit n'avait rien laissé passer, à en croire l'absence de protection. À moins, bien sûr, que mille seaux jonchassent son sol. Mais d'ici, ils ne pouvaient les voir.

— Il a eu de la chance, lâcha tout de même Andreï, davantage, presque, pour le souhaiter.

Au dernier tournant de l'allée, déjà, le cimetière se dessina. Et à sa vue, Andreï accéléra l'allure.

Le tour n'était pas grand. Pour atteindre les grilles, il leur suffisait de suivre la montée qui les extirpait du Vhan ; une côte d'une vingtaine de mètres qui longeait à demi le champ et débouchait sur une place ovale qui accueillait, depuis toujours, les larmes des endeuillés. En une minute, ils y étaient.

— Tu ouvres ? demanda l'Italien une fois devant la grille.

Andreï, lui, n'hésita pas et l'ouvrit d'un coup sec.

— Madone! Je ne croyais pas que tu oserais!

Andreï le regarda bêtement.

— Avec la foudre. L'électricité, tout ça... La grille est en ferraille, il se pouvait qu'elle ait gardé un peu de jus.

— Je doute que ce soit possible, avoua Andreï. Mais tu m'inquiètes. Là, tu me dis que tu m'aurais laissé m'électrocuter?

— Bah... De nous deux, je suis celui qui connaît le mieux les ficelles du bouche-à-bouche. Au pire, j'aurais pu te réanimer. Ce n'est pas inquiétant, c'est juste logique.

— Tu ne sais même pas faire de bouche-à-bouche!

— Ce n'est pas ce que dit Maria. Ni Liliane. Ni Josie. Ni Susie. Ni Geneviève. Ni...

— Ça va.

Andreï se força à ne pas rire, mais ce fut rude bataille. L'Italien avait le don d'inviter le sourire à chaque occasion. Fort heureusement, Andreï était aidé par l'endroit et par sa gravité naturelle. La grille, d'ailleurs, le lui rappela en grinçant. Les cimetières lui avaient toujours provoqué malaise. L'alignement des tombes, les fleurs, le trop-plein d'âmes; ce tout lui pesait lourd à chaque fois.

De nouveau sérieux, il se laissa couler sur le sentier caillassé qui se déroulait en serpent. Chacun de ses pas résonnait étrangement. Surtout qu'il n'y avait pas de place pour l'écho. Le lieu était ouvert, les murets n'étaient pas hauts.

Les deux situèrent sans mal les dégâts. C'était le muret nord qui avait pris; au fond du mortuaire, là où

s'alignaient les vieilles sépultures, celles aux pierres verdies et aux noms à demi effacés.

Lorsqu'il aperçut entièrement l'éboulement, Andreï accéléra encore le pas.

— Ça s'est écroulé sur les tombes ? demanda l'Italien, à la traîne.

Andreï ne répondit pas de suite. Et Fabrizio dut arriver à sa hauteur pour obtenir sa réponse.

— Juste ces deux-là, souffla Andreï.

Ensemble et sans concertation, les camarades débarrassèrent les tombes de ces pierres effondrées. Ils savaient, l'un comme l'autre, que personne ne viendrait le faire. Lorsqu'une tombe se voyait frappée d'anonymat, la plupart oubliaient qu'elle protégeait toujours un corps. Et sans l'acharnement d'un parent proche, l'autorité régnante ne se bougeait jamais. Autrement dit, sans l'effort des deux garçons, le muret serait resté ainsi écroulé pour longtemps sur les précieux de jadis.

— Eh quoi les gamins ! cria le fermier du village en passant tout à côté. Cassé pour cassé ?

Andreï leva la main.

D'un pas lent, Louis, le propriétaire du champ qui les séparait du bourg, s'extirpa de son tracteur et les rejoignit. C'était un brave, ce Louis. Il ne jugeait rien, n'avait d'a priori sur personne. Et dans le Vhan, on l'aimait bien.

— C'est l'orage ? lâcha-t-il une fois arrivé au muret en ruine.

— Oui, il a frappé deux fois hier, annonça Fabrizio. Ici et à l'église.

— À l'église ? Bon Diou ! Je suis passé devant et je n'ai rien vu ! se surprit l'ancien. Mais j'ai plus les yeux frais. Et hier, je dormais. Quand il fait chaud, je dors toujours. Ça m'évite de suer. Bref ! M'en vais voir le clocher ! Je vous emmène ?

Il n'eut pas le temps de finir que Fabrizio sautait déjà le reste du muret. L'Italien aurait tout fait pour ne pas marcher. Surtout par pareil temps. Car oui, si le vieux Louis ne suait plus quand il dormait, Fabrizio, lui, transpirait bien quand il marchait.

La route, qui les séparait de l'église, s'avalait agréablement. La vitesse du tracteur était idéale ; assez lente pour admirer le pays, assez rapide pour refroidir leur chaleur. Un jour comme celui-là, c'était bon à prendre. Il n'était pas encore huit heures que déjà l'ambiance se moitait. Ça laissait redouter le pire lorsque le soleil allait monter plus haut et abreuver la terre.

Tout du long, Louis leur fit la conversation. Il devait parler fort car sa machine râlait grossier. Et puis, lui était colère. Le clerc voulait lui racheter son champ pour trois petits bouts de pain.

— Il veut faire des maisons ! gronda l'ancien. Le long de la grand-route. Et des grosses, en plus !

Andreï apprit cette nouvelle mitigé. D'un côté, cela lui assurerait des chantiers pour les ans à venir. Il savait que le clerc chercherait à construire à bas coût. Il lui avait déjà construit une maison, avec son père et les Ouzbeks. Et le clerc avait rogné sur tout. Mais d'un autre côté, ça

l'ennuyait. Pour le fermier, déjà. Et pour son horizon qui allait être gâché par l'émergence des riches maisons.

— Mais je ne vendrai pas ! assura le fermier. Il devra d'abord m'enterrer ! Et vu comme il picole, pas sûr qu'il y arrive.

— Je n'espère pas, avoua Fabrizio. S'ils se mettent à construire dans le champ, on peut être certains qu'ils nous feront dégager *fissa* ! Les *richards* aiment les vues dégagées. Et le Vhan sera le dernier obstacle qui les empêchera d'avoir celles qu'offre le fleuve.

— Faut pas vous en faire, les gamins. Ça ne se fera pas. Le maïeur laissera pas faire. Surtout le clerc ! Paraît qu'ils sont en margaille, ces deux-là. Une histoire de ventes ou de recettes... Une histoire de petits sous, en gros.

— Les petits sous font toujours des histoires, souffla Andreï.

— T'as bien raison ! Ceux qui en ont passent leur temps à essayer d'en avoir davantage. Ça les bouffe de l'intérieur.

III

DE CEUX QUI DÉCOUVRENT

Le tracteur entama sa montée finale vers le centre du village. L'église, au milieu d'une côte raide, ne se laissait voir que d'en face. Si bien qu'à chaque mètre parcouru, leur appréhension grandissait.

En haut, tout en haut de la rue, un petit groupe descendait à la même vitesse qu'eux grimpaient. Du groupe formé, Andreï distingua quatre silhouettes. Et des quatre, il en reconnut trois ; celles du curé, du bourgmestre et celle de l'apothicaire du bourg.

— Attention, v'là la cavalerie ! nota Fabrizio.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! s'exclama sitôt le curé.

Et le père Emmanuel ajouta à ses mots une posture dramatique ; posture qui ne lui allait pas. Car pour bien le connaître, Andreï savait que ce curé n'éprouvait rien pour personne. Guère davantage pour cette église. D'autant qu'il était en charge de deux autres édifices dans les bourgs voisins. Plus beaux, plus grands, plus clinquants aussi. Alors celui-ci, pensez-vous bien, le voir ainsi éventré ne provoquait, en son âme, que faux chagrin.

— Est-ce possible ? rétorqua l'élu. J'ai entendu l'orage, mais je n'imaginai pas de tels dégâts !

Étrange annonce pour une personne qui n'habitait qu'à deux pas.

— Décidément, Dieu nous met rudement à l'épreuve ! avança le curé.

Et le mestre, en tête, pénétra l'édifice vacillant, obligeant par de grands mots le curé et l'apothicaire à le suivre. Seule son épouse eut le droit de rester sur le parvis.

L'arcade de la double porte, sous l'effet des éboulis, s'était partiellement affaissée. Elle tenait toujours, mais seulement par la volonté de saint Servais, gardien du lieu. Le décalage avait eu pour effet de briser les portes et d'écarter les morceaux toujours accrochés aux gonds ; l'un vers l'extérieur, l'autre vers l'intérieur. L'ensemble donnait des consignes opposées ; entrez donc, mais sortez vite. Et sur l'instant, Andreï ignora laquelle suivre. Le curé, lui, ne s'en formalisa pas. Pour quelqu'un qui semblait voir signes de Dieu partout, cela sonnait comme un comble.

À peine s'étaient-ils tous trois engagés dans les ruines qu'un craquement résonna plus haut que du reste encore debout. Il était aussi bref qu'aigu mais bloqua net toute envie chez Louis d'aller jeter un œil. Et aussi vite qu'il en était descendu, le fermier remonta sur son tracteur.

Andreï, pourtant guère peureux, la joua tout aussi prudent. Ça grinçait encore, ça craquait toujours. Et par expérience, il savait qu'à crier de la sorte, l'édifice avait du mal à tenir. Le Polonais redoutait que le tout lâche brusquement.

— Attends donc, dit-il à Fabrizio. Attends de voir.

— Le gamin a raison, marmonna Louis. Attends d'abord de voir si le tout ne leur tombe pas sur le coin de la gueule!

— Voilà qui sonne peu catholique! rétorqua l'Italien en riant.

Le fermier haussa les épaules avant de se défendre, mollement :

— Je le dis en toute gentillesse. Même si ça arrivait, ils n'en souffriraient que très peu.

— Et comment diable n'en souffriraient-ils *que très peu?*

— Avec la grosse tête qu'ils ont tous les trois, le tout sera amorti. Ils ne seraient donc pas totalement écrabouillés. Juste, peut-être, un peu écrasouillés.

Fabrizio pouffa. Et plus loin, un nouveau *Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!* s'échappa du bec du curé. C'était là sa rengaine. À croire qu'il aimait nommer à tout-va le Seigneur et se l'approprier.

Dans la foulée de sa plainte, l'ecclésiastique ressortit, le bourgmestre et l'apothicaire sur les talons. L'élú prenait déjà note. La page de son carnet en cuir se remplissait à vue d'œil. Et l'œil d'Andreï apercevait les chiffres en colonnes. Arrivé en bas de page, il la tournait sans ménagement pour en noircir une nouvelle, de mots cette fois. Clocher, cloche, orgue, terrasses, autel aussi, prie-dieu et dalles.

— Alors? lança Louis.

— Détruit! Tout! lui rétorqua le curé. La nef n'est plus que ruine! Le chœur semble avoir tenu mais pas le transept. Et le toit, mon Dieu le toit, n'est plus que vide!

Cette église était envers ; l'on y entrait par-dessous le clocher. Guère étonnant donc que le chœur soit épargné. Pour le reste, Andreï avait du mal à imaginer. Il voyait bien les murs informes de la façade et des côtés. Mais rien de plus. Et ce *rien de plus* démangea sa curiosité. Le fermier, lui, montra soudain un vif désintérêt. Cette seule information lui suffisait semble-t-il. C'est, en tout cas, ce que conclut chacun en le voyant rallumer le moteur de son tracteur et saluer l'assemblée d'un geste large.

La pététrade de la machine masqua un temps les pensées des restants. La motrice était vieille et faisait entendre son calamiteux état. Au démarrage, surtout. Une fois dans la descente, elle se calmait et reprenait son souffle de machine agricole.

— Viens donc voir, toi ! balança finalement le maieur à Andreï, toujours distrait.

Et sans mot dire, le Polonais s'exécuta, Fabrizio sur les talons.

C'est donc ensemble que les deux camarades découvrirent le Sacré comme le curé l'avait décrit ; en ruine. Son sol était jonché de bois, de plâtre jauni, de vieilles ardoises brisées. La cloche, montagne d'acier, trônait dès l'entrée. Sa chute avait été freinée par les poutres, mais pas suffisamment. Andreï voyait bien qu'un de ses côtés s'était déformé à l'impact.

— Comment tient le reste ? marmonna l'Italien.

Les murs longs supportaient normalement le toit. En voir la moitié à terre ne laissait rien présager de bon.

— Je crois qu'il n'y a plus grand-chose qui tienne, finit par reconnaître Andreï.

Le nez pointé vers le ciel, il tentait encore de repérer la ligne qui reliait le tout. Il avait appris par son père qu'il y en avait toujours une. Elle était la base et la hauteur. Elle était ce qui reliait l'ensemble. Elle était aussi pratique pour visualiser une structure. Il suffisait de partir d'un endroit quelconque et on traçait une ligne qu'on faisait bifurquer encore et encore jusqu'à rejoindre le point de départ. On avait le droit de repasser sur les lignes déjà tracées, ça leur donnait même leur importance. Et ainsi, l'on avait la structure. Ici, il en manquait la moitié.

— C'est tout le devant qui a cédé.

Prenant toujours note dans son calepin, le bourgmestre s'approcha de lui :

— Que le devant ?

— Oui, voyez, l'éboulement s'arrête net au second confessionnal.

— Donc il suffit de rebâtir le devant ?

Désespéré par l'ignorance de ce repu, Fabrizio soupira. À force d'avoir tenu compagnie à Andreï sur ses différents chantiers, il avait depuis longtemps compris la structure. Et même s'il se refusait toujours à bâtir, il avait un don pour ce travail. Mais il préférait son fer. C'était d'ailleurs là sa principale activité ; récupérer et conditionner la ferraille. Deux mois par an, aussi, il s'en allait au charbonnage. Mais jamais plus longtemps. « *Les mines...* », disait-il toujours à ses retours, « *me pèsent sur les poumons.* » Et il avait sans doute raison, il en revenait essoufflé pour des mois.

— Il faut rebâtir le tout, affirma Andreï.